

ÉI. 8° Y

32102

(10)

DANIEL WALTHER

LA TERRE SANS SOUFFRANCE



FLEUVE NOIR

AVENTURES ET MYSTÈRES

*Collection dirigée
par Daniel Riche*

LA TERRE
SANS SOUFFRANCE

AVENTURES ET MYSTERES

Collection dirigée
par Louis Rost

207690 823

DANS LA MISE EN CULTURE

DANIEL LEBLANC

1. Le rôle de l'homme dans	1. Le rôle de l'homme dans
2. La culture de l'homme	2. La culture de l'homme
3. La culture de l'homme	3. La culture de l'homme
4. La culture de l'homme	4. La culture de l'homme
5. La culture de l'homme	5. La culture de l'homme
6. La culture de l'homme	6. La culture de l'homme
7. La culture de l'homme	7. La culture de l'homme
8. La culture de l'homme	8. La culture de l'homme
9. La culture de l'homme	9. La culture de l'homme
10. La culture de l'homme	10. La culture de l'homme
11. La culture de l'homme	11. La culture de l'homme
12. La culture de l'homme	12. La culture de l'homme

LA TERRE SANS SOUFFRANCE

11. La culture de l'homme
12. La culture de l'homme

BOURBON

DANS LA MÊME COLLECTION

- | | |
|---|----------------------|
| 1. <i>L'hydre de Tswamba Salu</i> | Michel Honaker |
| 2. <i>Le crâne du Houngan</i> | Michel Pagel |
| 3. <i>La vallée truquée</i> | François Sarkel |
| 4. <i>La mafia des os</i> | Christian Vilà |
| 5. <i>Le chant de l'homme mort</i> | Pierre Pelot |
| 6. <i>Les chasseurs de chimères</i> | François Sarkel |
| 7. <i>Les compagnons d'éternité</i> | G.-J. Arnaud |
| 8. <i>Le masque au sourire de crocodile</i> | Jean-Pierre Andrevon |
| 9. <i>La couronne de sang</i> | Michel Honaker |
| 10. <i>La terre sans souffrance</i> | Daniel Walther |

A PARAÎTRE

- | | |
|--|----------------|
| 11. <i>La montagne de Noé</i> | Christian Vilà |
| 12. <i>Le trésor de la Casbah Souïra</i> | Brice Pelman |

DL 19 OCT 92 21871

DANIEL WALTHER

LA TERRE
SANS SOUFFRANCE

EL. 8° Y

32102

(10)

FLEUVE NOIR



DL 19 OCT. 95 31371

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant aux termes de l'article L. 122-5, 2^e et 3^e a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© 1995, Éditions Fleuve Noir

ISBN 2-265-05136-5



DANIEL WALTHER

Daniel Walther est né le 10 mars 1940, à Munster. Après des études de pharmacie interrompues au profit des langues, aux universités de Strasbourg et de Sarrebruck, il est devenu journaliste professionnel en 1968 et il est actuellement grand reporter aux *Dernières Nouvelles d'Alsace*. Il tient aussi une chronique régulière dans la page *Livres* de ce quotidien.

Son premier texte de fiction professionnel a paru, en 1965, dans une revue littéraire aujourd'hui disparue.

Il a été suivi de près de 160 nouvelles et récits (en revue, en anthologie, dans des journaux...) et de 28 ouvrages publiés : romans, recueils de nouvelles, anthologies. Chez des éditeurs tels que Denoël, Presses de la Cité, J'ai Lu, Néo, Opta... (Fleuve Noir : 12 titres)

Les romans et les nouvelles de D.W. ont été traduits dans de nombreux pays : Grande-Bretagne, États-Unis, Allemagne, Italie, Espagne, Suède, Pologne, République tchèque, Roumanie, Bulgarie.

Divers prix littéraires sont venus couronner son travail : le Grand Prix de la Science-Fiction française en 1976 et en 1980, pour son anthologie *Les*

Soleils noirs d'Arcadie, Opta, puis pour son roman *L'Épouvante*, J'ai Lu.

En 1972, une de ses nouvelles, *Assassinat de l'Oiseau bleu*, a obtenu le prix spécial EUROPA de science-fiction, à Trieste.

D.W. a été, pendant une décennie, directeur littéraire des Éditions Opta, maison parisienne spécialisée dans la (bonne) science-fiction et le fantastique moderne.

Il doit publier prochainement plusieurs nouveaux livres : un roman, deux recueils de nouvelles et une anthologie.

Il travaille actuellement sur un roman combinant les spéculations de la science-fiction et les techniques d'écriture de la littérature contemporaine.

Sa pièce *Les Tambours de Manaus* est sa première tentative scénique de longue haleine.

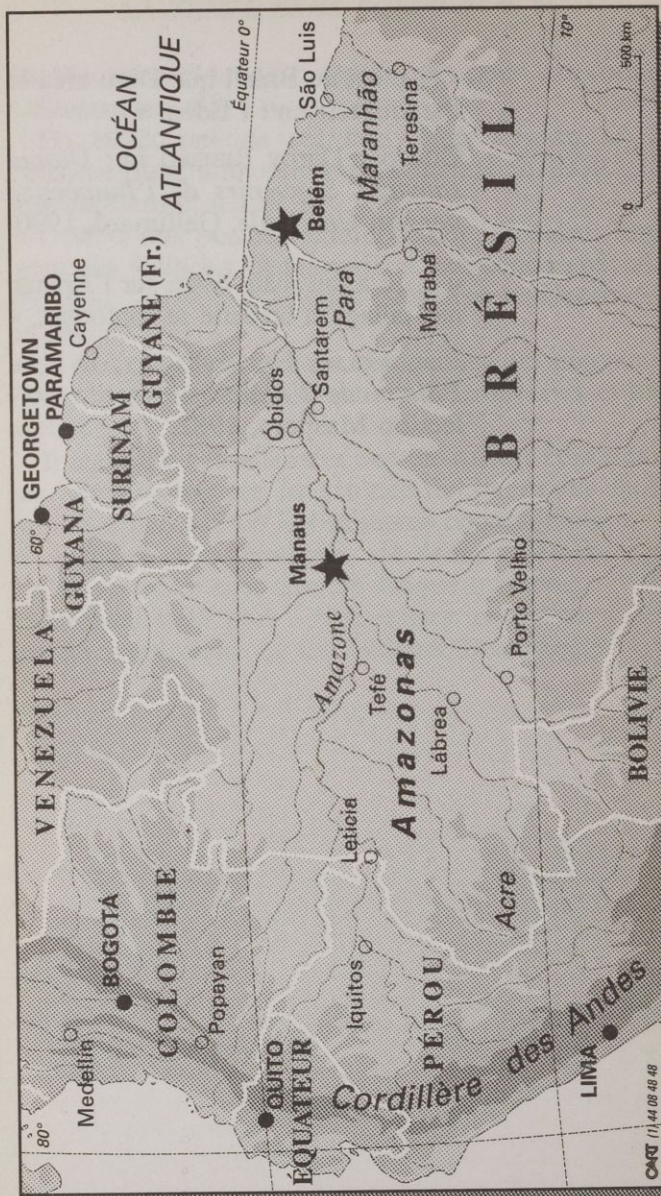
Dernier titre paru : *Gottesburg et autres lieux*, roman à épisodes, Le Cri Éditeur, Bruxelles.

« ... c'est au Brésil que Dieu créa le Paradis terrien : l'Éden. »

Cité par Darcy RIBEIRO in : *Utopie sauvage, Souvenirs de l'Innocence perdue, Une fable*, Gallimard, 1990.

« ... on a fait main basse sur l'Amazonie, pillage et braderie se confortent. »

Jean EGLIN, Hervé THÉRY, in : *Le Pillage de l'Amazonie*, petite collection Maspero, 1982.



Pour diverses (bonnes) raisons, ce récit est dédié à José Coutinhas, qui, Dieu merci, n'est pas colonel, mais poète et dramaturge (com amizade!); à Louis Perin, qui sait faire battre les « Tambours de Manaus », et à Jean Eglin, Alsacien d'Amazonie.

S***, à l'automne 1994.

100
101
102
103
104
105
106
107
108
109
110
111
112
113
114
115
116
117
118
119
120
121
122
123
124
125
126
127
128
129
130
131
132
133
134
135
136
137
138
139
140
141
142
143
144
145
146
147
148
149
150
151
152
153
154
155
156
157
158
159
160
161
162
163
164
165
166
167
168
169
170
171
172
173
174
175
176
177
178
179
180
181
182
183
184
185
186
187
188
189
190
191
192
193
194
195
196
197
198
199
200

PROLOGUE

UN VOL DE GUÊPES

Le capitão Rubem Bandeira suait sang et eau. Surtout de l'eau, qui emportait en rigoles malodorantes des moustiques écrasés, aussi avides de sang que des poissons-tigres. Les soldats qui composaient le détachement ne parlaient pas, ne ronchonnaient même plus.

Malgré l'assurance du *caboclo*¹ Wilson Fonseca, le capitaine avait l'impression qu'on s'était fourvoyé. Ses hommes et lui étaient bel et bien perdus, et les téléphones portatifs n'émettaient que de lugubres grésillements : pas moyen d'entrer en communication avec le reste du bataillon des *Forces spéciales opérationnelles*.

Cette zone de la forêt amazonienne avait été classée « à déboiser », ce qui signifiait, dans le langage savamment codé d'une certaine administration, que la loi des banques et des transnationales, et notamment celle du senhor Beat Rädli, prenait force de... loi.

« Déboiser » voulait dire, en clair : traquer et s'il le fallait éliminer les Indios peu conciliants (c'est-à-dire pas encore abrutis par l'alcool !) ainsi que les

1. *Caboclo* : métis de Blanc et d'Indien.

rebuts de l'humanité blanche ou métissée qui hantaient parfois ces lieux : *seringueiros*, *garimpeiros*, *peões* — à la recherche d'hypothétiques richesses¹.

Rubem se souvenait fort précisément de ce jour d'août, où en pleine forêt tropicale, il avait été convié, de même que tous les autres officiers du corps spécial, à une conférence avec le général Monteiro, le senhor Rädli et un autre Européen, au visage dur et aristocratique.

« C'est le professeur Mainrad... l'âme damnée du senhor Rädli. Le général, lui, ne fait qu'exécuter les ordres venant de Manaus ou de Belem do Para! »

Le capitão était du Nordeste, et il se sentait exilé ici, en Amazonas. Mais on lui avait laissé entendre qu'il était un jeune officier prometteur, et le colonel Coutinhas, le bras droit du général Monteiro, lui avait soufflé que, dans ces territoires ingrats, l'avancement était plus rapide qu'ailleurs, à condition évidemment de *servir loyalement*. Il n'était pas dupe : loyauté voulait dire absence de vains scrupules. Pourtant, il avait opiné, signé, et s'était retrouvé affecté à « l'unité d'élite » aux ordres du colonel Vila Branca.

Le sergent Xingu (« Comme le fleuve ! » avait-il coutume de dire, mais ce n'était pas vraiment une plaisanterie : Oswaldo Ferreiro Xingu se nommait ainsi parce que sa putain de mère l'avait eu de père(s) inconnu(s) sur les bords du Rio Xingu !) — le sergent Xingu marmonna :

— Senhor Capitão, nous sommes dans la foutue mouise !

Et il crut bon d'ajouter :

1. *Seringueiro* : collecteur de latex, *garimpeiro* : orpailleur, prospecteur de pierres précieuses, *peão* (pluriel : *peões*) ouvrier agricole.

— Ce putain de *caboclo* a trop de sang indien dans les veines, à mon goût.

Le capitaine se tourna vers le sous-officier :

— Wilson est un homme sûr, mais cette forêt a quelque chose de... spécial !

— De spécial en effet, mon capitaine, elle est mauvaise, elle pue la mort...

La mort, se dit Rubem Bandeira, c'est nous qui l'apportons. Nous, les « déboiseurs ».

Mais il ne pouvait oublier les *phénomènes inexplicables* qui s'étaient produits durant cette mission de reconnaissance.

Par exemple : il y avait une pluie de papillons. Des milliers de lépidoptères aux couleurs chatoyantes étaient tombés des arbres, étaient venus agoniser entre les pieds des soldats.

La mort avait terni les ailes mordorées. Le temps d'un cillement, et ces arcs-en-ciel fantastiques avaient disparu !

Une autre fois, le détachement avait été attaqué par un vol effronté de guêpes noires, provoquant une belle débandade. Deux hommes avaient été si souvent piqués que, boursoufflés de venin, ils étaient morts en hurlant. Un spectacle atroce...

Enfin, quelques heures auparavant, ils étaient tombés sur une clairière littéralement envahie par des orchidées géantes. Ces fleurs magiques étaient butinées par de grands insectes étincelants, qui se révélèrent d'innombrables colibris, ces oiseaux minuscules que les Brésiliens nomment *beija-flor* (baise-fleur).

Les fusiliers, qui avaient été soulagés de constater qu'il ne s'agissait pas d'hyménoptères irascibles, s'étaient beaucoup amusés à ce spectacle, mais, pour le sergent Xingu, cette profusion d'orchidées n'annonçait rien de bon.

— Pas très loin d'ici, annonça Wilson Fonseca, il y a un village indio. Assez important. Au moins cinquante hommes en âge de chasser et de tuer. Mais ils sont plus méfiants qu'agressifs.

» Oui, certes, plus méfiants qu'agressifs, ces nuances n'intéressent guère le Senhor Rädli et ses amis. Nous sommes ici pour « préparer le terrain », et nous ne pouvons pas nous payer le luxe de faire dans le détail !

— Cinquante hommes, dites-vous... S'ils décidaient de nous tendre une embuscade...

— Senhor Capitão, vous savez bien que c'est hautement improbable. Ces gens-là ont bien trop peur de nous, peur des bêtes géantes qui couchent les arbres, qui arrachent leurs racines...

Rubem regarda le *caboclo* droit dans les yeux. Xingu avait-il raison en prétendant que Fonseca avait trop de sang indien dans les veines ?

— Fonseca ! Vous savez pourquoi nous sommes ici, et quel travail nous sommes censés accomplir ?

— Évidemment, que je le sais, Senhor Capitão. Tout le monde dans cette unité est au parfum, si j'ose dire et sauf votre respect. Je veux dire... euh, je pensais que...

Rubem haussa les épaules. Des papillons qui pleuvaient en technicolor, des guêpes noires folles furieuses qui apportaient la mort, des orchidées que les oiseaux-mouches venaient boire... et un *caboclo* qui tenait soudain des propos décousus, alors qu'il devait guider la patrouille à travers un territoire à « déboiser », et, pour tout arranger, un téléphone qui ne transmettait plus que des grésillements et des borborygmes : des crépitements électriques semblaient courir entre les frondaisons, dans les demi-ténèbres de la Grande Forêt.

Ils disaient, là-bas, dans les pays « civilisés »,

qu'au train où allaient les choses, en Amérique latine, il ne resterait bientôt plus assez d'arbres pour que l'équilibre écologique demeure assuré : un des poumons naturels de la planète était en passe de se nécroser ; ce serait, avec la lente mais inexorable agonie des mers, le début de la fin.

Plus assez d'arbres !

Il aurait voulu les voir ici, les pauvres fous ! Dans cette sylve obscurcie, entre les ombres moites, les insectes, les myriapodes venimeux, les pluies de lépidoptères agonisants et...

Il allait tancer vertement Wilson Fonseca quand se produisit un autre événement prodigieux.

Des cris fusèrent, qui n'étaient pas le fait des innombrables singes peuplant les frondaisons. C'étaient bien des hurlements humains, un formidable chœur de déments, et ces déments chantaient à tue-tête une mélodie sans paroles.

Elle pénétrait dans les oreilles, brisait les tympanes, venait se ficher dans la cervelle, la brûlant avec la force ardente d'un thermocautère.

Les fusiliers du « corps expéditionnaire spécial » étaient tous, bien évidemment, des durs-à-cuire, aux nerfs et aux muscles trempés dans la sueur et dans le sang, comme des lames de Tolède. Ils se figèrent, aux aguets, leurs armes prêtes, redoutables. Mais ces armes-là contenaient-elles assez de substance de mort, suffisamment de violence explosive pour combattre les sortilèges de la forêt ?

Cris liquides, cris de feu, lave...

La première volée de flèches vint telle une pluie d'orage, un nouvel essaim de guêpes furieuses. Il ne s'agissait pas, en l'occurrence, de fléchettes enduites de venin végétal, comme celles dont faisaient usage de nombreuses tribus de la forêt amazonienne, mais de longues flèches empennées de couleurs vives.

Le premier soldat touché, le fusilier Cabrera, un Paraguayen, tomba sans un cri, puis ce fut le tour du *caboclo* Arua.

Quand le sergent Xingu s'effondra, la gorge transpercée de part en part, le capitaine Bandeira comprit que son heure était venue et que tout ce qu'il pouvait attendre encore de cette putain de vie était une décoration... à titre posthume !

Ses hommes, complètement pris de court, tiraient au jugé dans les profondeurs hurlantes de la sylve, tandis que les mystérieux assaillants ne semblaient pas vouloir gaspiller un trait !

Rubem n'en croyait pas ses yeux : ses hommes tombaient l'un après l'autre, et certains, au comble de la panique, laissaient choir leurs armes, tels des enfants apeurés. En quelques minutes — un cauchemar ! —, il n'y eut plus que des morts et des mourants : le détachement des troupes spéciales n'existait plus !

Les femmes qui firent ensuite leur apparition combattaient nues, comme chassaient les hommes, Xavantès ou Jivaros, mais leur nudité était froide et lisse, tel de l'ivoire bruni.

Leurs seins durs et leur sexe glabre étaient dénués de toute sensualité — et Rubem se dit, sans autre émotion, qu'il contemplait les déesses de la mort.

Et telles les envoyées de la Mort, elles se penchèrent sur les mourants pour les achever. Elles se servaient de leurs longs couteaux, à lame recourbée, avec une dextérité rare. Deux mouvements rapides, et les hommes retombaient, la gorge tranchée.

Rubem était le seul survivant. Deux flèches empennées, jaillies du néant, l'avaient atteint aux deux épaules, et il gisait dans le feuillage moite, tel un homme sur le point de naître, ou de mourir.

La souffrance s'était endormie dans ses membres,

mais il savait qu'elle se réveillerait bientôt et qu'il souffrirait le martyre. « Quelle stupidité ! » proféra-t-il à voix haute. « Dans une minute, je serai mort ! »

Une des guerrières s'approcha effectivement de lui, son coutelas à la main, et le capitaine ne put s'empêcher de penser qu'en d'autres circonstances, il aurait trouvé qu'il s'agissait d'une créature de toute beauté. Comment les Germains nommaient-ils ces écumeuses de champ de bataille, chargées de recueillir les héros morts au combat pour les amener au Walhalla de Wotan ? Les Walkyries... Elles ne ramassaient que les guerriers frappés de face. Il avait toutes ses chances : ses blessures prouvaient qu'il n'avait pas tourné le dos à l'adversaire.

La femme se pencha, un sourire aux lèvres :

— Tue-moi, dit-il à cette créature étrange, soudain parcouru de frissons, tue-moi comme les autres. Ne me laisse pas ici... Tue-moi, tu es une femme, tu as du cœur !

— Je n'ai pas de cœur pour mes ennemis, dit la femme en portugais, et ses yeux luisirent. Car je ne suis pas une femme, je suis une flèche vivante.

Il y eut encore un autre prodige : la femme se déforma, sa chair sembla se diluer. Tombant à quatre pattes, elle fut une *once*¹. Ses crocs brillaient, redoutables. Autres couteaux à égorger...

— Tu ne mourras pas... Pas encore...

Une autre voix, masculine.

Rubem avait brièvement fermé les yeux et, quand ses paupières douloureuses se relevèrent, il vit un autre visage près de celui de la femme-fauve : une tête barbue aux yeux clairs.

— Je suis León Almaviva. Père jésuite. Je suis

1. *Once* : le nom que les Brésiliens donnent au jaguar. (N.d.A.)

COLLECTION AVENTURES ET MYSTÈRES

PHOTO PHILIP ANSTETT



DANIEL WALTHER

Né en 1940, Daniel Walther vit en Alsace où il travaille comme journaliste dans un grand quotidien. Il écrit depuis 1965 et confesse «une préférence pour la nouvelle et un goût prononcé pour le fantastique».

LA TERRE SANS SOUFFRANCE

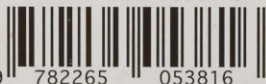
ETAT
D'AMAZONAS
1995

James C. Mandrake et Joseph Leo Glanz-Mainrad se connaissent depuis l'Université. Tous deux sont férus d'ethnologie et d'archéologie... mais ils se détestent cordialement car leur amour de la science obéit à des motifs radicalement opposés. Aussi Mandrake a-t-il de bonnes raisons de se méfier quand il apprend que son vieil ennemi s'est procuré à grands frais une pierre sacrée nommée «Souvenir de l'Innocence»... une pierre qui donne peut-être accès au paradis perdu, à l'*Ypi-marâ-iy* des Indios... à ce «territoire interdit» où seuls les héros parviennent en vie... à la Terre sans Souffrance.

*Entre le désir et la mort, entre le rêve et la réalité,
entre la science et la magie, La Terre sans Souffrance
inaugure une série d'aventures exotiques au charme
ensorcelant et aux résonnances inattendues...*

175092.6

ISBN 2-265-05381-3



9

782265

053816

INÉDIT

Illustration : J.-F. BUNTSCHU

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

